

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

4^e année, N^o 5 -- Mai 1889 -- No 35 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1^{er} janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

ABSENCE

Je compte partir, le 5 juin prochain, pour l'Europe, dans le but de trouver, dans les eaux de Vichy ou d'ailleurs, un peu d'amélioration à la santé.

J'aurai pour compagnon de route le Rév. P. A. Corcoran, c. s. v., professeur au Collège Joliette.

Un *Ave Maria* quotidien, de la part des lectrices du *Couvent*, attirera beaucoup de bénédictions sur les voyageurs, et sera payé de retour.

NOTA BENE

Pendant mon absence, qui sera de 5 ou 6 mois, on devra s'adresser à Monsieur Henri Martel, pour tout ce qui regarde la rédaction et l'administration de l'*Étudiant* et du *Couvent*.

On adressera comme suit :

M. Henri Martel, secrétaire

Bureau de l'*Étudiant* et du *Couvent*,

Joliette, P. Q.

M. Martel aura toujours notre adresse de *lâ-bas* à la disposition des personnes qui en auront besoin.

F. A. B.

A LA REINE DU MOIS DES FLEURS

INVOCATION

(Pour le Couvent.)

O vous ! qui, dans le ciel, êtes la flamme pure
 Où l'on voit resplendir l'amour saint des Élus,
 Refuge du pécheur, que le pardon rassure ;
 O vous ! dernier espoir de ceux qui n'en ont plus,
 Marie, astre chrétien, sublime et tendre Mère,
 Lumière de l'apôtre et force du martyr,
 Soutenez vos enfants dans la tourmente amère ;
 Qu'ils soient beaux d'innocence ou beaux de repentir.

S*, c. s. v.

Mois de Marie 1889.

Coups de crayon par F. A. Baillaigé Ptre —
 25 centins l'unité, 224 pages—Actuellement en vente au bureau de l'*Étudiant* et chez M. Gervais à Joliette ; chez MM. Cadieux et Derome ainsi que chez MM. Beauchemin, Granger, à Montréal ; chez MM. Langlais, Garant, à Québec. Il y a dans ce volume beaucoup de choses que les jeunes filles liront avec profit.

Dans le *Rébus*, lisez *reuse* et non *reu*.

REBUS



 Petite Œuvre du Noviciat des Clercs de S. Viateur

Plusieurs jeunes gens se présentent chaque année au Noviciat des Clercs de S. Viateur à Joliette.—Les directeurs du Noviciat, faute de ressources, se trouvant dans la nécessité de ne point admettre les jeunes gens trop pauvres, ont fondé l'*Œuvre du Noviciat*. Cette œuvre, approuvée par presque tous les évêques de la Province de Québec, a pour but de subvenir à la susdite nécessité.

Le directeur de l'*Œuvre* est le R. Fr. A. Pelletier, c. s. v., Institution des Sourds-Muets, Mile-End, près Montréal.

Les personnes qui voudraient encourager l'*Œuvre* sont priées de s'adresser directement au R. Fr. Pelletier.

Les avantages spirituels sont considérables.

Pour avoir part à ces avantages, il suffit remplir un ou plusieurs bulletins de souscripteurs, de 12 centins chacun.

La plus petite jeune fille est apte à ce travail.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au R. F. Pelletier, à l'adresse susdite.

F. A. B.

UN DERNIER SOUVENIR

A MON AMIE, ADÈLE G.

(Pour le Couvent.)

C'était à l'heure du crépuscule ; tu sais, cette heure de calme et d'ineffable mystère qu'aimait avec ivresse notre rêveuse amie?... Les derniers rayons de l'astre-roi doraien^t le vert *Coteau* qui domine la ville. Une brise fraîche et caressante effleurait la corolle des fleurs, dont les chastes parfums montaient jusqu'à nous. Sur le fleuve argenté glissaient légères et gracieuses des nacelles aux blanches voiles. Le silence profond de la nature n'était troublé que par le bruit monotone des avirons, fendant les eaux, et par le gazouillement des gentils musiciens ailés. Sous les allées ombragées du *carré Champlain* et du *boulevard Turcotte* les promeneurs prolongeaient tout-bas leurs doux entretiens, pendant que les oiseaux, cachés dans le feuillage, faisaient entendre les dernières notes de leur chant d'adieu au jour...

Ce beau soir nous réunissait pour la dernière fois, Diana et moi... Nous marchions l'une près de l'au-

tre, en rêvant et en causant... De quoi ?... On parle de tout quand on n'a rien à se dire..... Tout-à-coup, dans l'atmosphère embaumée, s'éleva la voix suave des cloches du *vieux Monastère*... Du haut de leur cage aérienne, elles sonnaient avec allégresse l'heure du retour, l'heure du rendez-vous pour la jeunesse studieuse qui revenait, après deux mois de douces et joyeuses *vacances*, chercher au foyer de Sainte-Ursule, le pain de la science... A cet appel bien connu, Diana sourit légèrement. Moi je hâtaï le pas ; il me tardait de revoir mon couvent, mes bonnes Mères et mes chères compagnes. Notre amie ne devait plus se réunir à l'heureuse famille des pensionnaires, mais elle voulut m'accompagner jusqu'à la porte de notre retraite. Quand nous arrivâmes, les colombes voyageuses s'y dirigeaient par *volées*. Diana les regardait avec tendresse, puis échangea avec chacune de rapides baisers. Avez-vous vu des colombes se becqueter en jouant ? — Et, quand nous fûmes toutes dans notre doux nid, *maternellement abritées sous les ailes des Ursulines*, Diana, penchée près de la *grille de fer*, qui nous séparait d'elle, murmura, émue : « Ici, j'ai été heu-
 « reuse ; j'aurais pu l'être encore... Mais l'inconnu
 « m'attire. Je veux aller plus loin, plus loin. Je re-
 « viendrai, j'espère ; nous nous reverrons avant un
 « an... Amies, je ne vous oublierai pas ; pensez à
 « moi toujours ! Votre affection m'a donné du bon-
 « heur ; que votre souvenir, (celui que vous me con-
 « servez,) me console et m'encourage ! Adieu !
 « Au revoir ! A l'an prochain !... » Et, déployant ses ailes, elle prit son vol vers le séjour tant de fois entrevu dans ses rêves : le Monastère des Ursulines de Chatam devînt le refuge de notre douce exilé. Et, quand nous la vîmes s'éloigner, heureuse

et confiante, fermant nos cœurs au regret de la voir sitôt partir, nous formions le souhait de la voir bientôt revenir. Devions-nous la revoir, l'embrasser encore ? Ce départ devait-il avoir un retour ? — L'avenir nous a donné la solution de ce douloureux problème...

Nous l'attendions cependant et nous gardions son souvenir avec tendresse. Que de fois, durant nos récréations, nous nous sommes surprises à parler d'elle, caressant l'espoir de lui être réunies aux prochaines vacances...

“ Mais la mort est venue !... Elle vient à toute heure
 “ Et choisit parmi nous ce qu'on aime le mieux..... ”

.....

Six mois après son départ des Trois Rivières, notre chère Diana s'envolait de la terre au ciel..... Comment peindre notre profonde douleur lorsque le message d'une séparation sans retour fut connu au milieu de nous ! Tu aurais vu plus d'une tête s'incliner tristement, plus d'une larme perler à nos paupières, surtout tu aurais entendu le nom de la chère enfant sur toutes les lèvres...

Nous l'avons perdue, hélas ! par un de ces coups foudroyants, dont on écarte toujours la possibilité pour ceux qu'on aime, comme si notre affection consacrait les têtes sur lesquelles elle repose et détournait d'elles la mort.

Elle est morte dans *son exil*, après cinq jours de cruelles souffrances, loin de tous ceux qui lui étaient chers, loin surtout de son père, sans avoir la suprême consolation de recevoir son dernier baiser, sa dernière bénédiction. Elle a fait généreusement son sacrifice et sa mort a été chrétienne et consolante.

Aujourd'hui, elle dort son dernier sommeil, *près de sa mère*, dans le petit cimetière de Maskinongé.

Et moi qui te parle d'elle, je suis triste et je pleure... Cette mort prématurée a jeté un voile de mélancolie sur mes pensées... Nous aussi nous mourons un jour... Demain peut-être nous dirons adieu à la vie, à cette vie qui tient à si peu de choses, mais à laquelle nous tenons tant cependant... La jeunesse n'est pas une barrière contre la mort...

Prions, Amie, pour notre chère envolée !... Que son souvenir vive toujours dans notre cœur et souvent, allons déposer sur sa tombe, ces fleurs immortelles de tout cœur chrétien : Nos prières unies à nos regrets.....

FIOR-ANGELA.

Mai 1889.

L'AVEZ-VOUS ACHETE ?

Nous venons de recevoir une jolie brochure intitulée : *Histoire d'un établissement paroissial de colonisation — St-Jean de Matha.*

Cet opuscule qui a pour auteur M. l'abbé T. Provost, curé de St-Jean de Matha, est intéressant, instructif, écrit d'un style facile, abondant, souvent poétique. C'est l'histoire d'un canton de colonisation, dont les premiers arbres furent abattus en 1836, qui a vu peu à peu les abattis dévorer la forêt, les rangs s'aligner successivement avec leurs habitations confortables et leurs florissantes exploitations agricoles, une vaste et belle église remplacer la modeste chapelle du début, et qui est aujourd'hui l'une des paroisses les plus prospères du comté de Joliette.

On ne saurait trop applaudir à la publication de ces monographies de paroisses, qui sont comme la petite his-

toire du pays, mais une petite histoire très utile à la grande, et qui occupe une place à côté d'elle.

Nous félicitons cordialement M. le curé de St-Jean de Matha de son étude si pleine d'intérêt. Il a fait œuvre patriotique en démontrant une fois de plus, ce que peut la colonisation pour l'avancement et le progrès de la province de Québec.

Courrier du Canada.

Les gloires du scapulaire

LA MORT D'UN JUSTE (1)

(Pour le Couvent.)

Elle est pleine de deuil la vaste chambre de famille ; dans le demi-jour qui y règne, on sent planer la mort qui s'en vient prodiguer ses lugubres caresses au cher malade dont tous ces personnages contristés entourent pieusement la couche. La mort va frapper un de ces coups douloureux dont elle a le secret : c'est un époux chéri qu'elle veut arracher, sans merci, des bras de sa tendre épouse, un père bien aimé de ceux de ses affectueux enfants . et eux tous ensemble, les infortunés, ils ne peuvent rien faire pour enrayer l'action de la fatale visiteuse.

Au dehors, le soleil descend peu à peu sur l'horizon, ses rayons sont moins intenses ; la lumière s'affaiblit et arrive moins abondante ; dans la chambre on a dû écarter un peu les rideaux qu'on avait tirés pour épargner l'éclat d'un jour ensoleillé aux yeux du pauvre mourant, car l'obscurité en grandissant plus vite imprimait à cette suprême scène un cachet trop marqué de triste réalité.

Dans le jardin, tout auprès de la fenêtre, les petits oiseaux égrènent à travers le feuillage les dernières notes

(1) Ce trait est authentique autant que son genre le comporte : le mourant dont il est fait mention étant son aïeul maternel et la jeune fille, sa propre mère, l'auteur croit pouvoir l'affirmer.

de leurs gais trémolos, au moment de regagner les nids, le bruissement si animé des insectes a cessé de se faire entendre : ce grand calme où la nature se plonge, au crépuscule, se répand déjà partout : tout annonce que le jour va finir.

L'impression d'une fin prochaine s'empare en même temps du cœur de tous les assistants : ils suivent avec une anxiété faite de douleur et d'angoisse l'œuvre de mort qui s'opère, sur cette belle et franche figure où ne se lit aucune des frayeurs ordinaires du suprême moment.

Au milieu de ce silence solennel qui se fait auprès du lit d'un mourant, on entend éclater des sanglots opprésés, seule interruption des touchantes prières de l'agonie qu'on a consenti à commencer sur les pieuses instances du moribond.

Elle est bien légitime la désolation qui fait couler ces pleurs. Voilà d'abord une épouse tendrement affectionnée qui se tient là tout près, bien près du cher aimé, le visage penché sur le sien, lui redisant de bonnes et fortifiantes paroles, lui témoignant de sa détresse, lui jurant de nouveau une éternelle fidélité ; un peu plus loin se tiennent le fils et les filles, ces enfants chéris qui sont venus tout à l'heure s'agenouiller encore une fois sous la main défaillante de leur vénéré père, et recueillir, comme l'héritage le plus précieux, ses derniers avis avec sa suprême bénédiction. C'est aussi le curé du village, venu comme homme et comme ami, payer son tribut de regrets à un ami sincère et tendre, au modèle de ses ouailles qui s'en va (c'était au bon vieux temps où tout notaire de village était l'intime, l'aide de camp même du curé du lieu.) Ministre du Dieu Rédempteur, le prêtre est venu apporter, au chrétien qui retourne de l'exil au Pays, les dernières consolations de notre religion sainte, lui donner lui-même le signal du départ. Il a reçu ses suprêmes aveux et confidences, il lui a servi la Manne du voyage, il lui a prodigué les suavités de l'onction extrême, et s'il attend le dénouement, c'est que pour cette belle âme s'envole au sein d'une nouvelle et entière absolution.

Le mourant, de plus en plus faible, a cependant suivi

toute la récitation de la longue prière, et lorsqu'on s'arrête, il peut rassembler encore assez de forces et d'esprit et de corps pour adresser, distinctement et avec un visage calme et serein, quelques paroles d'espérance au prêtre, son père et son ami, quelques mots de consolation à sa chère compagne et à ses enfants bien-aimés.

Cependant on constate bientôt que la lutte dernière commence à se livrer en lui. Il supplie son confesseur de vouloir bien l'absoudre au moindre signe, si sa connaissance l'abandonnait, puis, on remarque qu'il presse de la main, sur sa poitrine décharnée, le scapulaire de la Vierge Marie qui s'y trouve, et, fort de cette sauvegarde, il repousse vaillamment ces suprêmes et rudes assauts que livre l'esprit des ténèbres aux chrétiens agonisants.

Toute l'assistance, alors, s'est remise en prières, et l'on voit avec bonheur, à la placidité des traits de ce chrétien mourant que l'inférial ennemi n'a aucune prise contre sa fermeté éprouvée et sa confiance en Marie.

A ce moment, au clocher du village, tinte lentement l'angelus du soir, avec cette harmonie mystérieuse des voix d'airain, lorsqu'elles jettent à la Vierge leur salut quotidien, à la fin d'un beau jour d'été. C'était en effet une journée splendide qui s'achevait et c'était de même une bien belle existence qui allait prendre fin.

On eut dit que c'était là le signal qu'attendait cette âme d'élite pour prendre son essor. Les derniers sons de la cloche avaient à peine fini de vibrer dans l'espace, lorsqu'on vit la figure du malade s'illuminer soudain, sa main étreindre avec affection le scapulaire qu'elle tenait, l'élever même à la hauteur de sa vue et ses yeux s'y fixer amoureuxment, en même temps, d'une voix forte et nette : " Ma divine mère, exclama-t-il, portez mon âme au pied du trône de votre cher fils. "

Puis, ses bras retombèrent inertes à ses côtés, ses traits se détendirent, tout son être s'affaissa, mais le sourire de douce quiétude que l'on voyait encore errer sur ses lèvres à son dernier instant, s'y fixa à demeure : le juste avait vécu, son âme était partie, aux mains de la Vierge Marie, dans ce suprême élan du cœur.

Les sanglots de toute part, commençaient à remplir le funèbre appartement, lorsque le saint prêtre, dissimulant mal les profonds soupirs de sa propre douleur : " Ne pleurez pas sur lui, dit-il, c'est un saint de plus au Paradis—Et il avait dit vrai le bon curé ! ...

Quelques jours plus tard, c'était la deuxième nuit après la sépulture, une des enfants de la famille en deuil, jeune fille très dévote, elle aussi, au saint scapulaire, fit un rêve où elle crut voir lui apparaître son père bien-aimé. Mais en quel état, juste ciel ! Il paraissait harassé de fatigue, une sueur excessive et des torrents de larmes inondaient son visage. — Quoi, mon père, ne put s'empêcher de dire la pauvre enfant, est-ce bien toi que j'aperçois ainsi ? — Oh ! ma fille, reprit-il, si tu savais comme il faut être pur pour arriver au ciel ! ... Et ce fut tout, l'apparition s'évanouit.

Mais, au matin, la jeune fille qui gardait de ce fait une mémoire exacte pensa y voir un avertissement, une demande de prières. N'écoutant que son cœur, elle alla bien vite trouver le prêtre et lui raconta la chose, le priant de vouloir bien offrir le saint sacrifice, ce matin-là— c'était un samedi— pour le repos de l'âme du cher défunt. Le bienveillant ecclésiastique y consentit de grand cœur et je laisse à penser s'il le fit avec piété, songeant qu'il tenait entre ses mains le sort de son ami. De son côté et pour la même intention, l'enfant communia avec ferveur, après quoi elle attendit l'événement en toute confiance.

En effet, la manifestation n'en tarda pas beaucoup, le soir même, la jeune fille eut un second rêve dans lequel elle revit l'apparition bénie. Mais cette fois, comme il était beau son père, comme il semblait au sein de la jouissance et du bonheur ! Alerté et gai, elle le vit passer tenant à la main son livre d'heures, comme aux beaux jours de fête, lorsqu'il se rendait aux offices de l'église paroissiale. Ravie d'admiration, l'heureuse enfant ne put proférer un seul mot et l'apparition non plus ne parla pas, mais, du geste et du regard, il semblait lui dire :

“ Je suis dans la plénitude de la félicité et je vous y attends. ”

Ce fut une bien grande joie pour toute la famille, et le digne prêtre, quand on l'en informa : “ Ce cher ami, remarqua-t-il, avait encore besoin de cette messe-là : les fidèles du scapulaire de Marie ne passent jamais tout un samedi en purgatoire. ”

Et il avait dit vrai le bon curé !...

JEAN E. LAISSEPOIRE.

Montréal, mai 1889.

Jolie chapelle. La nouvelle chapelle du Pensionnat de Notre-Dame du Sacré-Cœur (Sœurs Grises), rue Rideau, Ottawa, est sans contredit une des plus jolies chapelles de couvent au Canada. C'est la reproduction d'une chapelle latérale de l'abbaye de Westminster à Londres.

Une soirée à Lanoraie. — La charité caractéristique des paroissiens de Lanoraie s'est manifestée de nouveau, le treize février, à l'occasion d'une soirée qui a eu lieu à la suite d'un bazar dont le succès a rapporté tout le fruit désirable.

Obéissant aux sentiments généreux de leur cœur, les jeunes filles du village s'étaient faites les organisatrices d'une soirée dramatique et musicale. Bien que novices pour la plupart dans l'art de la déclamation, ces jeunes actrices ont parfaitement rempli leurs rôles respectifs, et toutes ont su provoquer tour à tour les larmes et les applaudissements de leurs nombreux auditeurs.

L'ouverture se fit par une chanson... *La charité* suivit de : *Une lettre au bon Dieu*, petit drame en un acte, bien touchant, très émouvant.

L'opérette, *Trois bonnes sous un même bonnet*, rendue avec grâce et intelligence, a bien amusé le public. Vint ensuite la pièce principale : *L'orpheline des Pyrénées*, dans laquelle les actrices, possédant bien leur sujet, se sont distinguées en jouant avec tout le succès désirable.

L'opérette, *Une fausse vocation*, a aussi charmé l'auditoire ainsi que plusieurs chansons sur divers sujets rendues avec grâce et avec art. Une déclamation, *L'Epave*, suivie d'une poésie, *La charité récompensée*, n'en ont pas cédé aux autres morceaux. Pour clore un programme si bien rempli, on représenta les tableaux vivants... " Les tentations de la jeune fille "

" La mort de l'Enfant de Marie et son Entrée au Ciel."

Je ne spécifie aucun nom des actrices car il serait trop long de les énumérer toutes. En vérité je serais embarrassée de noter les noms des principales, tant les rôles étaient bien exécutés.

Honneur donc aux âmes charitables qui savent rendre aimable le bien fait dans un but charitable!!!

UNE SPECTATRICE.

 Avez-vous l'intention d'acheter les COUPS DE CRAYON ? 25 centins l'unité—224 pages.

STYLITE

XV

La somme obtenue de son cousin par madame de Lendeven était assez considérable ; l'époque du remboursement était rapprochée ; il avait fallu accepter ces conditions dans le premier moment, mais quand le père et la mère de Stylite y songeaient, ils n'étaient pas sans inquiétude.

Des économies ne pouvaient combler cette brèche faite à une fortune modeste.

Il faudrait nécessairement emprunter ailleurs pour désintéresser le cousin, chef de bureau au ministère des finances. A qui emprunter ? Les propriétés de

madame de Lendeven avaient été vendues pour réunir le cautionnement nécessaire ; on ne pouvait donc offrir d'hypothèque. Le temps marchait rapidement. Comment réglerait-on cette affaire ?

M. de Lendeven s'adressa à quelques amis, timidement, car il avait la pudeur de la souffrance. On ne lui refusa pas, mais on ne promit rien.

Sur ces entrefaites, le cousin mourut.

On ne pouvait rien attendre des créanciers.

Ce fut un véritable coup de foudre dans la famille de Lendeven.

La mère de Stylite n'héritait point de ce cousin, qui avait une sœur mariée, mère de plusieurs enfants, et ne pouvait manquer de réclamer intégralement ce qui lui revenait de la succession de son frère.

Un matin, un riche propriétaire des environs, nommé M. Sauvage, se présenta dans le bureau de M. de Lendeven.

M. Sauvage était un homme de trente ans, grand, robuste, roux, chasseur à la façon de Nemrod, franc d'allure, dépourvu de toute aspiration élevée, vivant entre sa meute et les chevaux de son écurie, habitant un château restauré maladroitement, mais dans lequel on menait large vie. Ses équipages de chasse étaient cités, sa probité reconnue. Les hommes lui serraient la main avec plaisir. Les femmes lui trouvaient un peu l'aspect de son nom.

Son père l'avait élevé sévèrement ; ses études, ébauchées, ne s'étaient point continuées plus tard. Il ne croyait nullement nécessaire qu'un propriétaire campagnard de sa sorte comprit le latin et déchiffrât le grec. Il était maire de sa commune, très-dévoué à ses administrés, grand organisateur de comices, éleveur distingué, beau parleur en fait de drainage et de culture.

M. de Lendeven l'avait vu pour la première fois, à la préfecture, il y avait trois jours.

— Monsieur, dit rudement le jeune homme, vous connaissez mon nom, il n'est pas aristocratique, mais rien ne l'entache ; j'ai vingt mille francs de rente, ce

qui suffit en province pour mener un train de maison honorable. Je sais dans quelle position vous vous trouvez...

- Monsieur ! dit le père de Stylite en se levant.

- Croyez bien qu'il n'entend nullement dans mes intentions de vous désobliger, au contraire, veuillez m'écouter...

- Parlez, monsieur...

- Le jeune commis qui vous a indignement volé a diminué votre fortune... Vous avez contracté un emprunt... J'en connais le chiffre... Ne vous révoltez pas... ces renseignements... je les ai pris dans mon intérêt, dans le vôtre..

- Je ne m'explique...

- Me vouez-vous pour créancier ?

- Comment ?

- Vous rembourserez la succession du cousin de madame de Lendeven, et je déposerai la même somme dans vos mains...

- Ah ! monsieur ! un tel service, à moi que vous connaissez à peine...

- Je vous connais, monsieur, beaucoup plus que vous ne pensez... Votre père avait déjà neuf enfants quand vous comptiez quatorze ans. Vous aviez travaillé pour vous instruire, et votre maturité précoce vous fit concevoir un plan ingénieux et hardi. Vous vous adressâtes à l'un de vos oncles, général de vingt ans qui devait mourir trop vite, et sa réponse fut une épaulette de sous-lieutenant et le titre de secrétaire. Depuis, eh ! mon Dieu ! comme tant d'autres, il est tombé et vous avez suivi votre voie sans regarder à droite ni à gauche, marchant devant vous fièrement dans la route de l'honneur... Vous voyez, monsieur, que je vous connais, et c'est pourquoi je vous fais une offre que, tout à l'heure, vous allez trouver bien naturelle...

M. de Lendeven ne répondit pas.

- Acceptez-vous ? demanda le jeune homme.

- J'accepte, monsieur.

Un instant après, le jeune homme reprit :

— J'ai vu votre fille au bal, et je l'ai trouvée charmante ; je crois qu'elle est sans dot, et je m'en réjouis, voulez-vous me la donner pour femme ?

— Stylite ? s'écria M. de Lendeven.

— Mademoiselle Stylite, répondit le chasseur.

— Mais vous n'y songez pas, monsieur !

— Je ne songe pas à autre chose depuis trois jours.

— Ma fille est si jeune !

— Dix-neuf ans.

— Elle n'a aucune expérience du monde.

Nous vivrons à la campagne.

— Elle est très-pieuse...

— C'est une garantie.

— Mais ce qui est un obstacle, monsieur, c'est qu'elle n'a d'autre désir que celui d'entrer au couvent.

— Il se passera.

— Je ne crois pas.

— Me refusez-vous mademoiselle Stylite ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit M. de Lendeven je ne puis pas la sacrifier.

— Croyez-vous que je la rendrai malheureuse ?

— Je ne dis pas cela, mais la sympathie...

— Elle viendra plus tard...

— L'affection ?

— Mademoiselle Stylite m'aimera, je vous sauve !

— Alors, c'est moi qui vends ma fille.

— Nullement, je vauz n'importe quel autre mari, pour elle ; vous n'avez plus aucune inquiétude, et cette faible somme est comme oubliée au fond de sa corbeille...

— Je ne puis rien promettre, monsieur, dit M. de Lendeven en se levant.

— Vous ne repoussez pas du moins mes offres de services ?

— Si vous n'y mettez aucune condition.

— Une seule : vous me permettrez de plaider ma cause auprès de mademoiselle Stylite.

M. de Lendeven secoua la tête.

— Je vous le permets, dit-il enfin.